

Les problèmes de l'exploitation...

... PAR CEUX
QUI LA FONT

« PAS DE GENOUX TORDUS CHEZ MOI »

a décidé René Steppe en sacrifiant 300 des 1.200 places qu'eût pu contenir l'ultra-moderne " SUPER " de Molenbeek

BRUXELLES. — Avant de pousser les portes vitrées du « Super », nous avons, le photographe de la « Cinégraphie » et moi, jeté un coup d'œil sur la vitrine dans laquelle le propriétaire de la salle annonce ses futurs programmes sous l'étiquette classique : PROCHAINEMENT.

Prochainement : « Napoléon ». Prochainement : « Le Rouge et le Noir ». Prochainement : « Le Mouton à Cinq Pattes ». Eh ! Eh ! Pour une salle de banlieue, le « Super » de Molenbeek ne se refuse rien.

Pour peu que vous ayez encore en tête les statistiques que la « Cinégraphie » vient de publier à propos des films sortis la saison passée, ces trois bandes avaient réalisé des recettes-record en exclusivité à Bruxelles. « Napoléon » venait en tête, les deux autres occupant respectivement les 4^e et 3^e place. Quant à « Attila », qu'un vaste panneau annonçait dans le hall, il venait en huitième position.

— C'est que mon public n'est pas facile du tout, nous a expliqué le patron. J'ai une clientèle aisée : des commerçants, des intellectuels. Ici, il n'est pas question de mettre n'importe quoi à l'affiche.

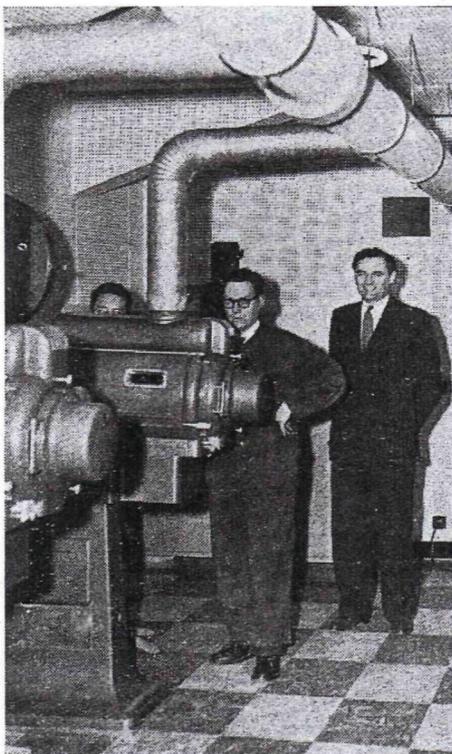
Le patron, c'est René Steppé. Jeune, athlétique, à l'aise dans un impeccable complet bleu croisé, il est à l'image d'une salle dont il peut être très fier.

— Par exemple, a-t-il ajouté, le western, le gros comique, le policier ne donnent rien, ici. Dans la production américaine, il faut choisir les films de classe. Les bandes à grand spectacle, par exemple. Mais il est indispensable qu'elles soient doublées en français. Des versions originales, je n'en passe que quand il est impossible de faire autrement. Et vous savez comment ça va. Sur quinze films, vous en avez deux

qui ne sont pas doublés. Eh bien, il faut qu'ils tombent l'un après l'autre, d'affilée... C'est de la malchance. Mais allez expliquer cela aux spectateurs...

Bien entendu, pour un public semblable à celui du « Super », le bon film français est l'idéal. Référez-vous, simplement, à ce qu'annonçait pour ses prochaines semaines René Steppé, le soir où nous l'avons « coincé » au « Super » après l'avoir vainement cherché au « Basilic » de l'avenue Charles-Quint, à cheval sur Berchem et Ganshoren, qu'il dirige également.

— Au « Basilic », on peut caser 650 spectateurs. Ici, j'aurais une salle de 1.200 places si j'avais voulu. Mais je trouve qu'en payant, le public a droit à du confort. Comment voulez-vous apprécier un film si vous avez les genoux tordus, les coudes collés



Le patron du « Super » (à droite) et ses opérateurs, dans son ultra-moderne salle de projection.

au corps et les cuisses de travers, tant l'écartement entre les rangées est étroit. J'ai préféré ne faire que neuf cents places où l'on est tout à fait à l'aise.

Le photographe et moi, nous avons tâté le moelleux des sièges du « Super » tandis que défilait sous nos yeux les images classiques de « La Femme du Boulanger ».

— « Hé ! Ce n'est pas avec le Bon Dieu qu'elle est » disait Raimu à son curé méridional. Hilarité dans la salle. Pagnol fait toujours recette et, de l'avis de René Steppé, « Marius », « Fanny » et « César » n'ont pas encore fini leur carrière.

Ses films, René Steppé les visionne d'ailleurs d'abord, avant de les offrir à son public. Ne fût-ce que pour juger si le « Panoramique » s'impose. Etant cinéaste amateur, il a, sur la question, un point de vue qui ne s'accommode pas des jambes sectionnées au niveau des chevilles ni des fronts coupés nets au niveau des sourcils.

Ce sont des erreurs qu'une salle de classe ne peut se permettre. Le « Super » a un an d'existence. Il commença triomphalement sa carrière par « Glenn Miller Story » et, depuis, ce doivent être « La Tunique » et « Temps Modernes » qui y ont attiré le plus de spectateurs.

Mais, autant que sur des affiches de première qualité, René Steppé compte sur son installation ultra-moderne — chauffage à air chaud et cabine suspendue sous le balcon et surplombant les réserves — pour garder la fidélité de son public. L'époque où l'on montrait n'importe quoi dans n'importe quelle baraque en planches, et à laquelle croient encore vivre certains organisateurs de spectacles, n'appartient plus au présent. **Georges PHILIPS**